

LA VIERGE MARIE,

UNE FIGURE POLYMORPHE DU CATHOLICISME

Un personnage sans cesse remodelé

“Reine des Cieux”, “Mère de Miséricorde”, “Trône de Sagesse”, la Vierge fut aimée et honorée au fil des siècles sous d’innombrables vocables révélant ses “mille visages”¹... Loin d’être un personnage de type monolithique, cette indéniable figure centrale de la dévotion catholique n’a cessé d’évoluer au gré des aspirations des fidèles et du poids inévitable du contexte tant spirituel et théologique que politique, militaire, social et économique. Ceci s’explique aisément. Son peu de consistance historique et biblique opposé à son rôle essentiel de Mère de Dieu a fait de Marie un de ces personnages que l’Eglise a dû sans cesse penser et repenser encore.

Le personnage marial apparaît en effet à peine dans le Nouveau Testament. Marc, qui passe sous silence les récits de l’enfance du Christ, ne cite son nom qu’une seule fois (Mc, 6, 3). Si Matthieu consacre, lui, une part de son évangile aux épisodes de l’enfance de Jésus, il donne le rôle principal à Joseph en laissant Marie dans l’ombre. C’est en réalité chez Luc que se trouve l’essentiel des informations mariales néotestamentaires puisqu’il accorde à Marie la première place dans l’histoire des événements qui ont précédé et suivi la naissance de Jésus : elle y reçoit l’annonce de l’archange Gabriel et lui répond, rend visite à Elisabeth, chante le Magnificat, va au Temple se purifier après son accouchement,... Ailleurs, Jean évoquera sa présence aux noces de Cana et à la Crucifixion, deux événements bibliques fondateurs du christianisme. Enfin, les Actes la font figurer au milieu des apôtres lors de la Pentecôte. Le Nouveau Testament ne dit donc pas grand-chose de cette femme juive. Tout juste sait-on qu’elle est la mère du Messie, décrite comme vierge ou jeune fille, et manifestement présente lors des premiers moments de l’institutionnalisation de l’Eglise.

Le personnage historique a donc bien peu d’épaisseur et c’est à la figure de la croyance qu’il faudra dès lors donner corps. Se développent ainsi, particulièrement en Syrie, des traditions spirituelles détaillant l’histoire de Marie. Elles en font une héroïne aux qualités exceptionnelles tout en l’inscrivant dans une réelle humanité puisqu’elles lui attribuent une

¹ Nous empruntons cette expression à un article de S. BARNAY, “Les mille visages de la Vierge Marie”, dans *L’Histoire*, n° 282, décembre 2003, p. 58-63.

famille, des origines, un caractère particulier,... Ces traditions ont donné lieu, dès le milieu du II^e siècle, à des évangiles dits apocryphes dont le texte le plus ancien est le *Protévangile de Jacques*. Cette littérature sera méprisée par les intellectuels et mise en marge des débats doctrinaux, mais aura un large succès populaire et inspirera fortement l'iconographie et la liturgie. Elle contribuera véritablement à l'essor du culte marial en Orient et en Occident.

Peu à peu, le personnage se construit. En 431, le Concile d'Ephèse, s'interrogeant sur le type d'union entre les natures tout à la fois humaine et divine du Christ, la proclame *Theotokos*, ce qui signifie "celle qui a accouché de Dieu", en réaction au nestorianisme qui affirmait une séparation nette de l'humanité et de la divinité en la personne de Jésus et ne voulait donc voir en Marie qu'une *Christotokos*, c'est-à-dire "celle qui a accouché du Christ". Le culte marial s'intensifie alors en Orient où sont inaugurées de nouvelles fêtes dont la célébration entraîne l'essor de nouvelles prières et pratiques liturgiques. L'Occident accueille ces fêtes mais se démarque progressivement de l'Orient pour développer au XI^e siècle une dévotion mariale aux accents propres, préparée par les réflexions doctrinales carolingiennes qui ont permis l'émergence de la figure de la Vierge². Se multiplient alors les *Sedes Sapientiae*, ces Trônes de la Sagesse ou Vierges assises, présentant fièrement le Christ à l'Église. Récits de miracles, recueils d'*exempla*, sermons de toutes sortes exaltant la Vierge circulent de plus en plus nombreux et soulignent l'efficacité du pouvoir d'intercession de Marie auprès du Christ. L'Avocate et médiatrice s'installe sur les portails des cathédrales tandis que la Reine du Ciel se fait couronner sur les tympans des églises. Le culte marial prend une place grandissante dans les pratiques dévotionnelles : la Vierge finit par être invoquée en masse comme la parfaite médiatrice.

Les critiques protestantes, refusant à la Vierge ce rôle d'intercession que seul pouvait endosser le Christ, mais continuant à respecter la figure mariale dans une interprétation évangélique d'humilité, provoquent les réactions virulentes de la Réforme catholique qui fait alors de la Mère de Dieu un des principaux instruments de sa reconquête. Le catholicisme issu du Concile de Trente l'érige en figure de victoire, de gloire et de triomphe. Il lui attribue des fonctions protectrices sur l'Église, les ordres conventuels ainsi que les États catholiques et développe une spiritualité où elle est nécessaire au salut. Le fidèle doit donc se vouer tout entier à la Mère de Dieu et imiter en tout le catalogue de ses vertus.

² Marie. *Le culte de la Vierge dans la société médiévale*, sous la dir. de IOGNA-PRAT, E. PALAZZO et D. RUSSO, Paris, Beauchesne, 1996.



Lithographie de Pierre Servais HAHN à Liège sur un dessin de O. HENROTTE, 1855.

La Révolution française envoie la Vierge au grenier, parmi les décombres d'un catholicisme réprimé. Elle réapparaît pourtant au début du XIX^e siècle sous les traits que lui donne la nouvelle imagerie dévote, le teint pâle, les joues roses, le sourire compassé et la tête, couverte d'un voile bleu, humblement inclinée. On découvre aussi, en 1842, un manuscrit de Louis-Marie Grignion de Montfort († 1716) consacré à Marie que l'on intitule alors *Le Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*. L'ouvrage, qui connaît un fabuleux succès, fonde la dévotion mariale sur une totale consécration à Marie. Cette relation, essentiellement d'ordre affectif, se vit à travers la dimension maternelle de la Vierge³. De Reine de Victoire, elle est devenue au XIX^e siècle servante humble et modeste, modèle de vertus, parfait exemple de la mère et de l'épouse exemplaire, archétype du fidèle laborieux... Les canivets et chromolithographies⁴ la montrent volontiers le fuseau à la main, travaillant humblement auprès de Jésus petit enfant et de Joseph son époux charpentier. Toutefois, si la Vierge change de visage, elle conserve la place que lui réserve depuis longtemps l'Église catholique, une place centrale lui conférant omniprésence et immense visibilité. Elle continue à jouer le rôle de dénominateur commun à la foi catholique, souvent au détriment de son Fils. L'enthousiasme est vif, l'amour dévot gigantesque.

En 1854, son identité est encore précisée. Pie IX, par la bulle *Ineffabilis Deus*, érige son Immaculée Conception en vérité de foi. Le dogme définit Marie comme "entièrement préservée de la tache du péché originel⁵", au contraire du reste de l'humanité irrémédiablement souillée par la faute selon les théories augustinienes de la culpabilité héréditaire. Il met ainsi un terme à des siècles d'âpres controverses théologiques mais rejoint en même temps un très ancien engouement populaire pour la fête de la Conception et la vénération de la Vierge Immaculée⁶. Il donne aussi un nouveau visage à la Mère de Dieu, celui d'une Vierge puissante, totalement immune du péché originel, capable de fouler au pied victorieusement l'hérésie honnie. Progressivement, l'Église fait ainsi de la Vierge l'instrument de sa conquête sur l'ennemi hérétique, comme elle l'avait déjà fait contre les albigeois, les musulmans ou les protestants au cours des siècles précédents. Marie devient en cette deuxième moitié du XIX^e siècle une "Femme forte" capable d'incarner le discours ecclésiastique conservateur luttant contre les courants libéraux, républicains, laïques ou révolutionnaires. Au Puy, sa statue colossale installée sur un éperon rocheux, du nom de Notre-Dame de France, domine la ville de ses vingt-deux mètres de hauteur, écrasant le serpent et couronnée de douze étoiles telle la Femme de l'Apocalypse combattant le dragon (Ap., 12). De la même manière, le

³ A. RUM, "Parallèle entre deux serviteurs de Marie : Alphonse-Marie de Liguori et Louis-Marie Grignion de Montfort", dans *Alphonse de Liguori, pasteur et docteur*, Paris, Beauchesne, 1987, p. 301-320 (= *Théologie historique*, sous la dir. de Ch. KANNENGIESSER, 77).

⁴ Sur les canivets et chromolithographies, voir le petit lexique lié à l'article de Jean Pirotte dans cet ouvrage.

⁵ H. DENZINGER, *Symboles et définitions de la foi catholique*, éd. originale par Ph. HÜNERMANN, éd. française par J. HOFFMANN, Paris, Cerf, 1996, n° 2801.

⁶ Sur les controverses médiévales concernant l'Immaculée Conception, voir M. LAMY, *L'Immaculée Conception : étapes et enjeux d'une controverse au Moyen Âge (XII-XV^e siècles)*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2000 (= *Collection des Études Augustiniennes, Série Moyen Âge et Temps Modernes*, 35) ; pour l'époque moderne, S. STRATTON, *The Immaculate Conception in Spanish Art*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994.

message que délivre la Vierge aux jeunes bergers à Fatima en 1917, au moment même où éclate la Révolution russe, est ensuite utilisé dans une lutte radicale de l'Église contre le communisme. La Vierge est ainsi présentée comme Toute Puissante et vraie consolatrice des



Jos. SPEYBROUCK,
6 reeksen vlaamsche teekeningen.
Kortrijk, Bertin Beyaert, 1924.



nations catholiques affligées. L'imagerie pieuse qui circule en Belgique pour rendre espoir aux cœurs dévots en détresse lors des Première et Seconde Guerres mondiales la représente donc très naturellement en protectrice de la patrie : elle prend alors le nom de “Notre-Dame des Armées” ou “Notre-Dame des Tranchées”

Le façonnage du personnage marial continue. En 1950, Pie XII se fonde sur le privilège d'infailibilité pontificale proclamé en 1870 pour décréter un dernier dogme marial. Après une longue et difficile élaboration doctrinale remontant aux premiers siècles de l'ère chrétienne, la constitution *Munificentissimus Deus* définit enfin l'Assomption précisant davantage encore l'identité que l'Église catholique veut attribuer à la Mère de Dieu, “élevée en âme et en corps à la gloire céleste”⁷. Le mariocentrisme de la très grande part des fidèles finit pourtant par être à l'origine d'un malaise exprimé par un certain nombre d'évêques et de théologiens qui estiment que la Vierge a été isolée de la réflexion générale sur le projet divin de la Rédemption au préjudice de la figure christique. Le Concile de Vatican II tente alors, dans une atmosphère de crise, de repenser la figure mariale en l'intégrant, par la lecture de la Bible et des Pères, dans le mystère du Christ et de l'Église⁸. Le chapitre VIII de *Lumen Gentium*, consacré à la Vierge, définit ainsi son rôle dans l'économie du salut et prône un culte marial aux accents christologiques. L'encyclique *Redemptoris Mater* de Jean-Paul II en 1986 restera fidèle à cet esprit.

Honorer la Vierge

Les sanctuaires

Les Vierges miraculeuses

Pendant tout le Moyen Age et l'époque moderne, de très nombreux sanctuaires voués à la Vierge ont marqué de leur présence le paysage culturel de la Belgique. Qu'ils soient somptueux ou modestes, attirant les foules depuis les pays voisins ou seulement quelques dévots des villages avoisinants, ils sont indéniablement les lieux les plus expressifs de la dévotion mariale. Chaque cité possède un voire plusieurs sanctuaires abritant tantôt une statue, tantôt une icône de la Vierge considérée comme miraculeuse. Les légendes concernant leurs origines sont peu variées : elles ont généralement été trouvées au hasard d'un chemin par un passant qui, en les approchant, a été touché d'une manière ou d'une autre par la grâce mariale. Elles sont alors accrochées à un arbre ou exposées dans une minuscule chapelle puis, la foule grandissant,

⁷ H. DENZINGER, *Op. cit.*, n° 3903.

⁸ *Histoire des dogmes*, sous la dir. de B. SESBOUÉ, t. III (*Les signes du salut : les sacrements, l'Église, la Vierge Marie*), en coll. avec H. BOURGEOIS et P. TIHON, Paris, Desclée, 1995, p. 565 et 612.



Het beeld van Onse Lieve Vrouw van Scherpenheuvel vermaerd door monniken

L'image de notre Dame des Montaignes renommée par ses miracles

Notre-Dame de Montaigne (ou Scherpenheuvel).



Dévotions et pratiques religieuses

⁹ Pour l'ensemble de la chrétienté, dont les Pays-Bas méridionaux, W. GUMPPENBERG, *Atlas marianus, sive de imaginibus Deiparae per orbem christianum miraculosis*, 2 vol., Ingolstadt, 1657. – Pour l'ensemble des Pays-Bas, voir Ferry DE LOCRE, *Maria augusta virgo deipara septem libros tributa; chronico & notis ad calcem illustrata*, R. Maudhuy, Arras, 1608, p. 108-161. – Pour le Brabant, voir A. WICHMANS, *Brabantia Mariana tripartita*, Anvers, Jean Cnobbaert, 1632 ; A. SANDERUS, *Chorographia sacra Brabantiae sive celeberrimum aliquot in ea provincia abbatiarum, coenobiorum, monasteriorum, ecclesiarum, piarumque fundationum descriptio et imaginibus aeneis illustrata*, 3 vol., Philippe Vleugaert, Bruxelles, 1656[1669]. – Pour la Flandre, voir A. SANDERUS, *Flandria illustrata sive descriptio comitatus istius per totum terrarum orbem celeberrimi*, in-folio, Corn. Van Egmond et comp., Cologne, 1641-1644.

¹⁰ Marc WINGENS, "De Nederlandse Mariale bedevaart (ca 1600 – ca 1800) : van een instrumentele naar een spirituele benadering van het heilige", dans *Trajecta*, t. I, n° 2, 1992, p. 168-186 ; ID., *Over de grens. De bedevaart van katholieke Nederlanders in de zeventiende en achttiende eeuw*, Nimègue, SUN, 1994, p. 28-44.

¹¹ A. CORETH, *Pietas austriaca. Ursprung und Entwicklung Barocker Frömmigkeit in Österreich*, Vienne, Verlag für Geschichte und Politik, 1959 ; F. MATSCHE, *Die Kunst im Dienst der Staatsidee Kaiser Karls VI. Ikonographie, Ikonologie und Programmatik des "Kaiserstils"*, vol. 1, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1981 ; J. BÉRENGER, "Pietas austriaca. Contribution à l'étude de la sensibilité religieuse des Habsbourg", dans *La vie, la mort, la foi, le temps. Mélanges offerts à*

transférées dans des sanctuaires aux capacités d'accueil plus grandes et au decorum plus fastueux. Les topographies sacrées⁹ de l'époque moderne en dénombrent plusieurs dizaines réparties assez uniformément dans tous les Pays-Bas méridionaux, anciennes *Sedes Sapientiae* médiévales ou trouvailles récentes d'un badaud. La Réforme catholique a, en effet, dans l'esprit du Concile de Trente, intensifié le réseau des lieux sacrés et favorisé de nombreux pèlerinages tout en veillant à contrôler étroitement ces âmes qui quittent la cellule structurée et encadrée de la paroisse pour partir sur les routes¹⁰. En même temps, les différentes autorités temporelles, et en particulier les archiducs Albert et Isabelle ainsi que leurs successeurs, représentant une dynastie habsbourgeoise caractérisée par sa *pietas mariana*¹¹, ont elles aussi veillé au développement de ces sanctuaires, multipliant les cadeaux de toutes sortes et attirant de nombreux pèlerins par leurs visites exemplaires¹². Parmi ces innombrables statues miraculeuses, on pourrait épingle, par exemple, la médiévale Vierge noire de Hal, offerte par Sophie de Thuringe, la fille de sainte Elisabeth de Hongrie, au succès retentissant, ou les modernes Vierges de Laeken et de Scherpenheuvel, particulièrement honorées par les Archiducs qui firent de leurs sanctuaires des lieux où exprimer ostensiblement leur dévotion. On notera, dans cette longue liste, Notre-Dame de Foy près de Dinant, la Vierge de La Sartre près de Huy, celle de Tongre en Hainaut, Notre-Dame Consolatrice des Affligés au Luxembourg, Notre-Dame des Récollets à Verviers, Notre-Dame du Sablon à Bruxelles et de nombreuses autres...

Au contraire des saints qui sont généralement confinés à la guérison d'un type bien précis de maladie, la Vierge est invoquée pour toutes sortes de maux et offre ainsi un très large éventail de fonctions thérapeutiques : troubles moteurs, paralysies, surdité, cécité, hernies, ... Tout handicap ou maladie est motif à l'invoquer. Souvent également, particulièrement dans les sanctuaires que l'on dit "à répit" comme Verviers ou Moha, des parents désespérés lui amènent leur enfant mort-né¹³. Ils espèrent d'elle une grâce qui rendra vie à leur petit l'espace de quelques instants pour qu'il puisse recevoir un baptême lui évitant les limbes¹⁴.

Les rites sur place sont multiples. On boit là-bas l'eau d'une source sacrée, on fait ici des neuvaines de prières¹⁵, on avale ailleurs des morceaux de l'arbre dont le bois a fourni matière à la statue, on se ceint là-bas encore d'un fil que la Vierge aurait donné au sanctuaire, ... Quand la guérison se manifeste, quand l'enfant mort exhale enfin un souffle, quand la possédée est exorcisée, les remerciements pleuvent sous la forme de prières ou d'ex-voto en cire ou en argent que l'on suspend tout autour de la statue.

Ces sanctuaires survivront en grand nombre à la Révolution française et continueront à accueillir des pèlerins venus invoquer Marie pour le salut de leur âme ou la guérison de leur corps. Cependant, apparaît alors un nouveau type de sanctuaire marial dont l'attraction principale n'est plus les pouvoirs guérisseurs et les manifestations surnaturelles d'un objet concret comme une statue ou une icône, réalité tangible vers laquelle focaliser ses prières mais un phénomène d'une toute autre nature, évanescent et immatériel : la réputation des apparitions mariales.

Les apparitions de la Vierge ou mariophanies

Au XIX^e siècle, les apparitions de la Vierge ou mariophanies, même si elles ne sont pas plus nombreuses qu'au cours des siècles précédents, entraînent une particulière publicité et un formidable engouement des catholiques¹⁶. L'Église est toutefois très prudente par rapport aux innombrables mariophanies. Ces apparitions, fortement médiatisées, entraînent inévitablement des vagues plus ou moins importantes d'imitation dont se méfie le pouvoir romain qui ne reconnaît l'authenticité que d'une faible part d'entre elles. Les "mariophanies" attirent cependant les foules en nombre et sont à l'origine de célèbres sanctuaires extrêmement fréquentés. En 1830, Catherine Labouré, à peine entrée chez les Filles de la Charité, rue du Bac à Paris, voit apparaître d'abord le cœur de Vincent de Paul, puis le Christ dans l'Eucharistie et enfin, à trois reprises, la Vierge Marie. En 1846, dans les alpages de La Salette, la Vierge en pleurs apparaît à deux enfants bergers et leur

livre, dans le patois local, un long message appelant à la conversion des cœurs, retranscrit dès le lendemain sous la dictée des enfants par des habitants du village. À Lourdes, en 1858, la jeune Bernadette Soubirous verra à dix-huit reprises une Demoiselle qui tantôt lui parle et tantôt se tait et finira par se présenter à elle comme l'Immaculée Conception. Le

d o g m e

Pierre Chaunu, éd. par J.-P. Bardet et M. Foisil, Paris, PUF, 1993.

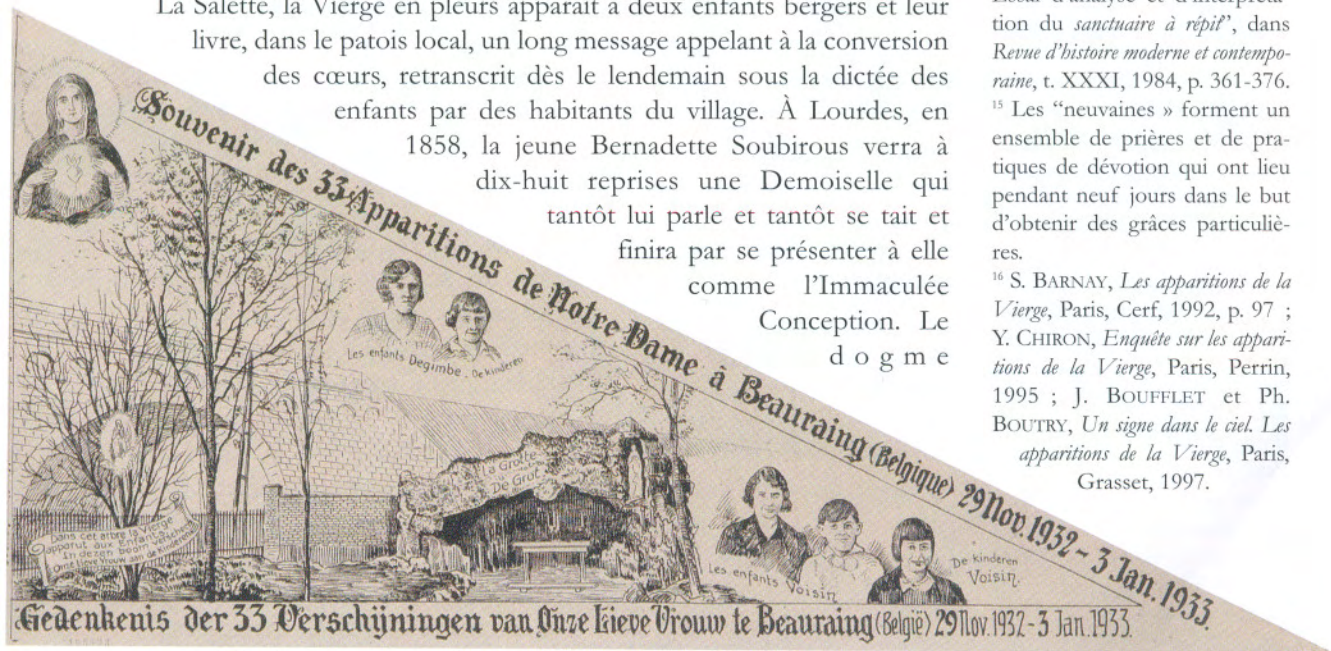
¹² Luc DUERLOO, "Pietas Albertina. Dynastieke vroomheid en herbouw van het vorstelijke gezag", dans *Bijdragen en Mededelingen betreffende de geschiedenis der Nederlanden*, t. 112, 1997, p. 1-18 ; ID., "Archducal Piety and Habsburg Power", dans *Albert & Isabella : 1598-1621. Essays*, sous la dir. de W. THOMAS et L. DUERLOO, Turnhout, Brepols, 1998, p. 270-276.

¹³ M.-H. HENNEAU, "Un village hesbignon aux portes du Paradis : résurrections d'enfants morts-nés au sanctuaire "à répit" de Moha (1707-1733)", dans *Annales du Cercle butois des Sciences et Beaux-Arts*, t. XL, 1986, p. 109-179.

¹⁴ J. GÉLIS, *L'arbre et le fruit. La naissance dans l'Occident moderne (XVI-XIX siècles)*, Paris, Fayard, 1984 ainsi que ID., "La mort et le salut spirituel du nouveau-né. Essai d'analyse et d'interprétation du sanctuaire à répit", dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXXI, 1984, p. 361-376.

¹⁵ Les "neuvaines » forment un ensemble de prières et de pratiques de dévotion qui ont lieu pendant neuf jours dans le but d'obtenir des grâces particulières.

¹⁶ S. BARNAY, *Les apparitions de la Vierge*, Paris, Cerf, 1992, p. 97 ; Y. CHIRON, *Enquête sur les apparitions de la Vierge*, Paris, Perrin, 1995 ; J. BOUFFLET et Ph. BOUTRY, *Un signe dans le ciel. Les apparitions de la Vierge*, Paris, Grasset, 1997.



Souvenir des 33 Apparitions de Notre-Dame de Beauraing (Belgique), 29 novembre 1932-3 janvier 1933. Drapet de pèlerinage.

venait à peine d'être proclamé quatre ans plus tôt, après une pénible élaboration doctrinale séculaire. L'immense médiatisation de l'événement contribuera à consolider fermement l'image mariale que l'Église catholique conservatrice et radicale est en train de façonner.

La Belgique connaît elle aussi de très célèbres apparitions. En l'espace de quelques semaines, entre la fin de l'année 1932 et le début de 1933, une importante série de mariophanies retiennent l'attention publique. Le 29 novembre 1932, cinq enfants de Beauraing, dans le diocèse de Namur, voient apparaître la Vierge d'abord sous le viaduc du chemin de fer puis dans un arbuste d'aubépine planté au bord de la route¹⁷. La presse se fait l'écho retentissant de l'événement et mobilise des milliers de curieux venus assister chaque soir aux extases des enfants. Ailleurs dans le pays, en mimétisme, d'autres apparitions font bouger les foules. L'effervescence est grande. D'un côté les zéloteurs, de l'autre les sceptiques. Des médecins sont envoyés sur les lieux et pratiquent des expériences sur les enfants. Dans ce climat passionné, l'Église met sur pied des commissions qui ne reconnaissent pas le caractère surnaturel des faits. Cependant, auprès de l'aubépine, des malades sont guéris et la piété populaire va croissant. Peu après la fin des extases de Beauraing, la Vierge se manifeste de nouveau. Elle apparaît à une petite fille d'un milieu social modeste habitant à Banneux, Mariette Beco, et lui indique une source pour la guérison des malades¹⁸. Des rétablissements inexplicables et donc considérés comme miraculeux ont rapidement lieu et l'on construit une petite chapelle près de la source. À Beauraing et à Banneux, les pèlerins affluent. Les apparitions, cependant, ne seront considérées comme authentiques par l'Église catholique qu'en 1949.

Habiller la Vierge

Dans les sanctuaires, les statues de la Vierge, célèbres pour leur pouvoir guérisseur ou simples figures de dévotion, ont souvent été l'objet des attentions particulières des paroissiens, et en particulier des paroissiennes, qui veillaient soigneusement à les vêtir de belles toilettes attirant les regards et intensifiant leur présence au sein de l'espace culturel¹⁹.

Cette pratique de l'habillement remonterait, dans nos régions, au XIV^e siècle. À Tournai, des pièces d'étoffes sont alors offertes par des dévotes pour recouvrir une statue de la Vierge²⁰. L'usage est particulièrement encouragé par les archiducs Albert et Isabelle qui offrent généreusement des robes somptueuses aux Vierges abritées dans les principaux

¹⁷ C.-J. JOSET, *Dossiers de Beauraing*, 5 t., Beauraing-Namur, Pro Maria - Recherches Universitaires, 1981-1984.

¹⁸ Les références principales, parmi une immense littérature sur le sujet, restent R. RUTTEN, *Histoire critique des apparitions de Banneux*, Namur, Les éditions Fidélité, Mouvement Eucharistique et Missionnaire, 1985 ainsi que Mgr L.-J. KERKHOFS, *Documents épiscopaux sur les faits de Banneux Notre-Dame*, Liège, H. Dessain, 1959.

¹⁹ Sur ce sujet, voir surtout Marlène ALBERT-LLOCA, *Les Vierges miraculeuses. Légendes et rituels*, Paris, Gallimard, Le temps des images, 2002 ainsi que "La Vierge mise à nu par ses chambrières", dans *Clio. Revue francophone d'histoire des femmes*, n° 2, 1995 ; Deborah PUCCIO, "Mieux vaut habiller les saints que déshabiller les ivrognes. Vêtir les saints à San Juan de Plan", dans *Terrain*, n° 38, 2002, p. 141-151 - Pour la Belgique et le Luxembourg, voir A. DELFOSSE, "Vêtir la Vierge : une grammaire identitaire", dans *Habits de Lumière, tissus de mensonges*, catalogue d'exposition du Musée en Piconrue, Bastogne, 2004.

²⁰ M. DELARUELLE, "La Vierge et les saints habillés. Synthèse du phénomène et inventaire des œuvres conservées dans l'est du Brabant Wallon", dans *Le Folklore brabançon*, t. 279, 1993, p. 226-335.

sanctuaires des Pays-Bas méridionaux. À l'origine, les habilleuses étaient contraintes de faire raboter genoux, coudes et mains trop saillants des statues pour pouvoir enfiler les vêtements et offrir la possibilité aux plis des robes de tomber harmonieusement mais au XVII^e siècle, apparaissent chez nous des "effigies à vêtir" destinés spécifiquement à cette pratique et inemployables sans les vêtements qui les couvrent. Blocs de bois sculptés, à la taille extrêmement cintrée et au buste plat, ou assemblages coniques de liteaux surmontés d'un torse plein, ces mannequins, bien moins coûteux que les traditionnelles statues délicatement sculptées, permettent une pose plus aisée des habits. Ceux-ci sont offerts par de riches donatrices ou des moniales qui consacrent une partie de leur temps à la couture et la broderie. Ils sont ensuite précieusement rassemblés dans des trousseaux marials que répertorient avec soin les curés de paroisse dans leurs inventaires de mobilier d'église. Les robes de soie ou de satin de couleurs différentes, les manteaux brodés et les voiles de dentelles les plus précieux sont gardés sous clé pour vêtir la Vierge aux grandes occasions tandis que celle-ci conserve le reste de l'année des vêtements plus communs. Ces habits ont généralement une forme très caractéristique de cloche ou d'abat-jour, partant du cou et tombant jusqu'aux pieds sans être repris à la taille. On parle alors d'habillement "à l'espagnole".

Cette pratique se maintient aujourd'hui dans les pays méditerranéens et permet d'imaginer la signification qu'elle revêtait avant son

Notre-Dame de Hal, souvenir du couronnement le 4 octobre 1874. Photographie des frères Ghémar.



abandon dans nos régions. M. Albert-Llorca a montré combien les femmes qui se vouent à la tâche de “chambrière de la Vierge” attachent à cette fonction une importance primordiale. Elles entrent ainsi, aujourd’hui comme hier, en contact étroit avec le sacré. Elles déshabillent la Vierge, la touchent, la dorlotent, décident elles-mêmes des atours dont elles la pareront, manipulent avec agilité épingles et fils de soie pour arranger tout en harmonie les plis de la robe. Ce jeu confine au rite puisqu’il donne l’intime conviction à la camériste d’actualiser le mystère de la figure mariale en la rendant présente à tous.

Le Rosaire

Aux XIX^e et XX^e siècles, sous l’action conjuguée du Saint-Siège et de l’ordre dominicain, le Rosaire est encouragé comme expression la plus élémentaire de la dévotion mariale. Cette pratique dévotionnelle ancienne est extrêmement répandue, par sa simplicité et sa flexibilité, auprès des fidèles catholiques. Il s’agit en effet de réciter, à l’endroit et l’heure que l’on désire, cent cinquante *Ave Maria* répartis en quinze groupes de dix séparés par la récitation d’un *Pater*. Chaque dizaine est associée à la méditation d’un des mystères de la vie du Christ. Le rosaire est donc une pratique dont le centre est résolument le Christ mais où la figure de la Vierge est présente comme médiatrice entre le fidèle et Dieu²¹. Le chapelet, suite de grains de petites tailles groupés par dix et séparés par de plus grosses perles, offre un support physique à cette récitation et en accentue la facilité. Chaque petit grain tenu entre les doigts représente un *Ave* et chaque boule plus épaisse un *Pater* : il n’est donc plus nécessaire de compter. L’attention du fidèle est ainsi entièrement consacrée à la méditation²².

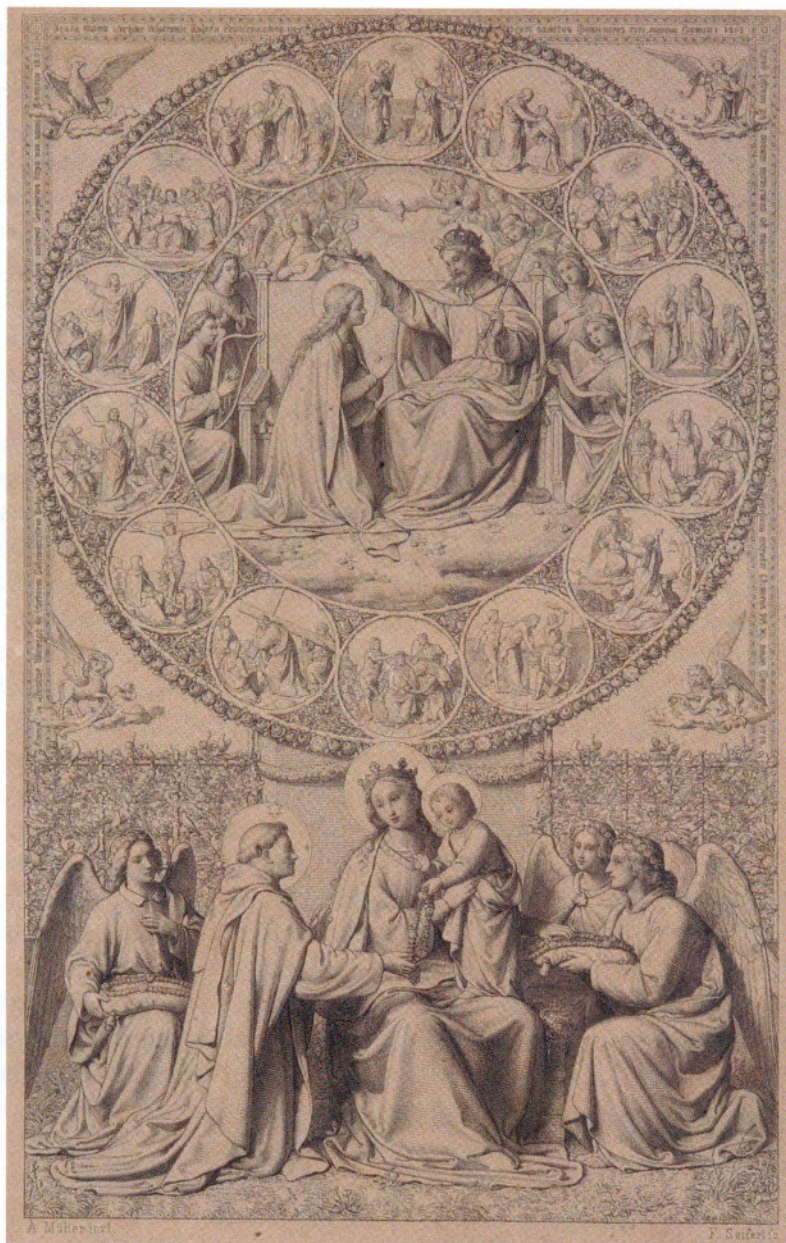
Le rosaire ancre ses racines dans les régions rhéno-flamandes médiévales sous la forme du *psautier de la Vierge*, recueil assez curieux de poèmes latins rythmés ou rimés dont les couplets, commençant chacun par le mot *Ave*, paraphrasaient tour à tour les cent cinquante psaumes davidiques les transformant en prières de louanges à la Vierge. Les plus anciens psautiers de ce type datent du XII^e siècle et sont d’origine cistercienne²³. Dès le milieu du XIII^e siècle, cependant, l’expression *psalterium beatae Mariae* sert également à désigner la récitation de cent cinquante *Ave Maria*. Le croyant doit alors réciter, non plus cent cinquante stances différentes rendant chacune gloire à la Vierge mais cent cinquante fois la même prière. C’est ainsi que naît le Rosaire. Son développement, cependant, est largement multiforme. L’ordre religieux des Chartreux, qui connaît un important développement au XV^e siècle, assure très largement dans les villes rhéno-flamandes la

²¹ M.-H. FROESCHLÉ-CHOPARD, “La dévotion du Rosaire à travers quelques livres de piété”, dans *Histoire, économie, Société*, t. 10, n° 3, p. 299-316.

²² Pour un état de la question concernant la dévotion au Rosaire, voir A. DUVAL, “Rosaire”, dans *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire* [= D.S.], t. XIII, Paris, Beauchesne, 1988, col. 937-980 ; H. RZEPKOWSKI, “Rosenkranz”, dans *Marienlexikon*, sous la dir. de R. BAÜMER et L. SCHEFFCZYK, t. V, St. Ottilien, Eos Verlag, 1993, p. 553-559.

²³ J. OLIVER, “Begijnen-spiritualiteit en boekenproductie in het oude bisdom Luik”, dans *In beeld geprezen. Miniaturen uit Maaslandse devotieboeken (1250-1350)*, Catalogue d’exposition (Saint-Trond, 1989), Louvain, 1989, p. 39.





Mysteria S. Rosarii beatissimae Mariae Virginis par A. MULLER et F. SEIFERL, publié à Paris chez A.W. Schulgen et à Londres chez H. Philip.

diffusion d'un Rosaire de cinquante *Ave* qu'ils concluent chacun par une *clausula* ou petite formule d'une ou deux lignes orientant et soutenant l'attention du fidèle dans sa méditation. Les Brigittins et Brigittines développent un Rosaire de soixante-trois *Ave*, un pour chaque année de la vie terrestre de la Vierge tandis que les frères mineurs récitent, pour les mêmes raisons mais selon une interprétation différente, septante "*Je vous salue Marie*".

²⁴ G.G. MEERSEMAN, *Ordo fraternitatis : confraternite e pieta dei laici nel medioevo*, Rome, Herder, 1977.

²⁵ A. DUVAL, "Rosaire", dans *D.S.*, t. XIII, 1988, col. 949.

²⁶ A. DUVAL, "Michel François", dans *D.S.*, t. V, 1964, col. 1114 ainsi que C. M. SCHULER, "The Seven Sorrows of the Virgin : popular culture and cultic imagery in pre-Reformation Europe", dans *Simiolus. Netherlands quarterly for the history of art*, t. 21, n°1-2, 1992, p. 18, n. 50 - Le monastère dominicain de Colmar accueillit une nouvelle confrérie du Rosaire en 1484.

²⁷ M.-H. FROESCHLÉ-CHOPARD, "Le Rosaire, élément de christianisation des campagnes ?", dans *La christianisation des campagnes*, éd. par J.-P. MASSAUT et M.-E. HENNEAU, Actes du colloque du C.I.H.E.C. (août 1994), t. II, Bruxelles, Institut Historique Belge de Rome, 1996, p. 419-444.

²⁸ P. VIAL, "Marie-Pauline Jaricot", dans *D.S.*, t. VIII, 1974, col. 1170-1171.

Les maîtres incontestés du Rosaire, toutefois, sont les Dominicains. Alain de la Roche manifeste un vif enthousiasme pour cette dévotion mariale particulière en créant en 1470 à Douai une confraternité du *psautier de la glorieuse Vierge Marie*²⁴. La fraternité réunissait une série de fidèles tenus simplement de réciter chaque jour cent cinquante *Ave*. Alain de la Roche avait imaginé que cette association de prières puisse s'étendre à l'ensemble de la chrétienté en "un énorme réseau potentiel de solidarité spirituelle"²⁵. Cette innovation confraternelle n'eut pas, en réalité, le succès escompté mais fit des adeptes dans les régions rhéno-flamandes et en particulier auprès du monastère dominicain de Cologne où la première confrérie du Rosaire fut fondée en 1475, avec l'obligation pour les frères et sœurs de réciter chaque semaine cinquante *Ave*²⁶. Progressivement, l'ordre dominicain s'accapare le monopole de la dévotion. Il assure, par un travail permanent de prédication et de création de confréries, un ancrage solide de la formule dans les pratiques populaires. Les confréries du Rosaire deviennent des cellules importantes des structures paroissiales urbaines et rurales²⁷. C'est donc assez naturellement que l'idée de fraternité autour de la figure du Rosaire sera exploitée au XVII^e siècle par la création du *Rosaire perpétuel*. L'initiative divise l'année solaire en 8.760 heures auxquelles correspondent 8.760 billets qui sont distribués à tous les volontaires acceptant de participer à cette action originale. Chacun se voit attribuer une heure de l'année pendant laquelle il devra obligatoirement réciter le Rosaire : ceci devait permettre un maintien continu de la pratique au sein d'un vaste réseau de prières. La Révolution française imposera un temps d'arrêt à cette forme de méditation qui renaît pourtant en 1826 à l'instigation de Marie-Pauline Jaricot. Elle crée l'association du *Rosaire vivant* dans le but de renouveler en profondeur, avec des méthodes simples, la dévotion. Elle incite les fidèles à se grouper par quinze et se partager chaque jour entre eux les dizaines d'Ave du

chapelet. Chacun devra trouver cinq autres membres qui eux-mêmes s'emploieront à recruter cinq personnes, et ainsi de suite afin d'élargir au maximum la communauté de prières²⁸. L'institution visait d'autre part à l'évangélisation active et efficace puisque sa fondatrice veilla attentivement à ce que l'œuvre fut étroitement liée à la large diffusion de "bonnes lectures". À la manière de l'œuvre missionnaire de la *Propagation de la foi* qu'elle avait créée sept ans plus tôt, elle demande à chaque associé de verser une somme modique destinée à l'achat de "bons

Vierge. Enveloppe de canivet.



livres” consacrés à l’exaltation de la foi catholique, en réaction à la littérature anticléricale qui prenait alors son essor²⁹. Quelque trente ans plus tard, le père dominicain Marie-Augustin Chardon réorganise la formule du *Rosaire perpétuel*. Les associés sont invités à méditer le rosaire un jour précis de l’année. À chaque jour est préposé un *chef de section* qui veille sur les associés du jour, et à chaque mois un *chef de division* qui dirige les trente ou trente et un chefs de section du mois. Au sommet de ce vaste réseau, domine le *directeur général*. Ce mouvement, initié à Lyon, connaît un énorme succès à travers toute l’Europe.



Vierge. Canivet avec enveloppe.

Par ailleurs, la figure du Rosaire est également très tôt associée à la lutte spirituelle contre l’ennemi de l’Église catholique. La légende veut que lorsque, au XIII^e siècle, le mouvement albigeois secouait le sud de la France, la Vierge soit apparue à saint Dominique et lui ait conseillé d’utiliser le Rosaire pour convertir les hérétiques. Le moine aurait alors suggéré au comte Simon de Montfort, chargé de mater la rébellion, de faire enrôler ses soldats dans une confrérie du Rosaire et d’obliger chacun d’eux à porter le chapelet au bras ou à l’épée. L’écrasement des armées cathares fut évidemment attribué à la puissance de Notre-Dame du Rosaire. La toute puissance du Rosaire est encore accentuée en 1571, lors de la victoire des flottes catholiques sur les Turcs à Lépante, en Méditerranée. Tout le monde se convainc alors que ce triomphe naval est dû à la ferveur des prières des confréries du Rosaire qui s’étaient employées à implorer l’aide de la Vierge. La fonction belliqueuse du Rosaire se maintient longtemps et ressurgit lors de nombreux conflits militaires secouant l’Europe d’Ancien Régime, que l’ennemi soit protestant ou turc. Elle retrouvera également une étonnante vigueur face au communisme. Le Rosaire deviendra alors l’arme de combat d’une Église catholique radicale et intransigeante tout comme les apparitions de la Vierge à Fatima en 1917 alimenteront un discours anti-communiste enflammé. En Belgique, le père dominicain Luc Hellemans initie à partir de 1936 des “Croisades du Rosaire”. Leur principe est simple. Les curés exhortent en chaire les fidèles à prier chez eux le Rosaire pour obtenir de la Vierge que s’effondre le communisme. En 1937, par l’encyclique *Ingravescentibus malis*, le pape Pie XI lance à son tour un appel à la communauté catholique dans le but

²⁹ S. TRINCHESE, “Pauline-Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la foi et du Rosaire Vivant, entre Grégoire XVI et Pie IX”, dans *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*, t. 56 (4), 2000, p. 281-294.

de lutter contre les “exécrables théories des communistes”³⁰ et incite les fidèles à prendre les armes sous la forme du Rosaire. Il renvoie à la victoire de la Vierge sur les Albigeois et convie à une nouvelle Croisade pour obtenir la défaite de l’ennemi³¹. L’esprit conquérant de la prière au Rosaire s’étend très largement et se manifeste à maintes occasions notamment pour libérer l’Autriche de la présence soviétique après la Deuxième Guerre mondiale ou face à la décision du président brésilien en 1964 de modeler le régime de son pays sur l’exemple cubain. Les catholiques s’associent par milliers pour prier le Rosaire en famille ou se rassembler en masse lors de gigantesques processions dites aussi “marches du chapelet”³².

En octobre 2002, le pape Jean-Paul II a proclamé une *Année du Rosaire*. Dans sa lettre apostolique *Rosarium Virginis Mariae*, il a proposé d’ajouter à la contemplation des traditionnels mystères joyeux, douloureux et glorieux de la vie du Christ - à savoir les joies de l’incarnation, les souffrances de la passion et le triomphe de la résurrection -, une méditation sur les mystères *lumineux* c’est-à-dire sur les principaux événements de sa vie publique lorsqu’il se présente comme le Messie au peuple juif. Il a par ailleurs fait de cette pratique une prière pour la paix et la famille.

L’angélus

À partir de la fin du XV^e siècle, les cloches des églises retentissent trois fois par jour pour inviter à réciter l’*Angélus*. Matin, midi et soir, les fidèles s’arrêtent donc, au son de trois fois trois tintements, pour reprendre cette prière qui évoquait l’annonce de l’Archange Gabriel à Marie. Ils abandonnent leur tâche pour se recueillir et réciter l’*Angélus*. La prière est composée de trois versets dont les premiers mots sont *Angelus Domini* (l’Ange du Seigneur) qui lui donnent son nom. Ces versets, entrecoupés par trois *Ave*, devaient rappeler à ceux qui les récitaient le mystère de l’Incarnation : “l’ange du Seigneur annonça à Marie qu’elle serait la mère du Sauveur. Et elle conçut du Saint-Esprit. - Voici la servante du Seigneur. Qu’il me soit fait selon ta parole. - Et le Verbe s’est fait chair. Il a habité parmi nous.” Ils se terminaient par une oraison, courte prière de conclusion, en l’honneur de Marie³³. Après ce temps de recueillement et de prière, les cloches sonnaient à la volée et chacun retournait à son travail.

Cette pratique a été immortalisée entre 1857 et 1859 par le très célèbre tableau de Jean-François Millet cent fois reproduit et imité par de très nombreux artistes. Représentant un couple de paysans debout au

³⁰ PIE XI, *Ingravescentibus malis*, 29 septembre 1937, § 6.

³¹ *Idem*, § 19 et 20.

³² H.M. KÖSTER, “Marianische Kreuzzug”, dans *Marienlexikon...*, *op. cit.*, t. III, 1991, p. 672.

³³ N. LEMAÎTRE, M.-Th. QUINSON et V. SOT, *Dictionnaire culturel du christianisme*, Paris, Cerf, 1994, p. 28 ; F. COMTE et J. BEL, *Dictionnaire de la civilisation chrétienne*, Paris, Larousse, 1999, 195-196.

milieu d'un champ les mains jointes en signe de prières, il a marqué les esprits et incarné un idéal de comportement pieux tout en imposant le mythe d'un monde rural dévot pourtant en progressive disparition³⁴. Salvador Dali a interprété ce tableau comme une représentation de la prière de parents autour du cercueil de leur enfant mort. Son hypothèse a été par la suite consolidée grâce à une analyse radiographique révélant les traces d'une caisse aux pieds du couple, effacée par le peintre.

Les litanies

Les litanies sont des prières d'intercession adressées à Dieu ou aux saints, parmi lesquels la Vierge Marie. Composées de courtes invocations auxquelles répond l'assemblée par une formule généralement invariable telle *Ora pro nobis* ou *Priez pour nous*, elles ont un caractère presque incantatoire. Elles sont chantées à des moments précis de l'année liturgique, comme lors des Rogations, ces processions où étaient bénis les champs pour assurer une bonne moisson, lors des ordinations ou dédicaces d'églises mais également en période de calamités, pour appeler la Vierge, ou les saints, au secours des populations. Des processions sont alors organisées faisant dialoguer soliste et fidèles qui parcourent les rues de la ville ou les chemins des campagnes. Parmi ces litanies, les plus célèbres sont vraisemblablement celles de Lorette adressées à la Vierge. Particulièrement en vogue à partir du XVI^e siècle auprès des pèlerins qui fréquentent la *Casa Santa* de Lorette, ces litanies, imprimées à foison, énumèrent une longue liste de titres marials divers présentant Marie comme Mère, modèle de vertu et Vierge à travers une série d'invocations et de références bibliques³⁵.

Le scapulaire

À l'origine, le scapulaire, du latin *scapula* ou épaule, est une pièce de l'habit monastique portée par de nombreux ordres. Il est composé de deux bandes d'étoffe carrées ou rectangulaires réunies par des cordons et retombant, depuis les épaules, sur la poitrine et sur le dos par dessus la tunique³⁶. Des légendes émanant des milieux monastiques veulent que ce soit la Vierge ou son Fils en personne qui l'ait offert



Litanie van O.L.V. van Lorette
tot het miraculeus beeld van
O.L.V. te Scherpenheuvel.
Lithographie coloriée.

³⁴ B. HELIANE, "L'Angélus de Millet : conditions d'un discours mythique (1856-1993)", dans *Ethnologie française*, 1994, t. 24, n° 2 (*Usages de l'image*), p. 243-253.

³⁵ G. NITZ, "Lauretanische Litanei", dans *Marinenlexikon...*, op. cit., t. IV, 1992, p. 33-44.

³⁶ L. SAGGI, "Scapulaire", dans *D.S.*, t. XIV, 1990, col. 390-396.



Étoffe à scapulaires

aux religieux cisterciens, prémontrés, dominicains, carmes, augustins et servites. La plus célèbre légende concerne l'ordre carmélite et raconte qu'au XIII^e siècle, la Vierge aurait donné au général des carmes, l'Anglais Simon Stock, une pièce de tissu marron en lui ordonnant d'en faire le nouvel habit de l'ordre et lui promettant que toute personne qui le porterait serait assurée de son salut³⁷.

Dès le Moyen-Age, le scapulaire est également porté, en miniature et en dessous des vêtements, par certains laïcs réunis en confréries qui espèrent ainsi participer aux bienfaits spirituels des religieux. Ces petits scapulaires ou petits habits sont de toutes les couleurs : noir chez les servites pour se remémorer les douleurs de la Vierge, bleu ciel chez les théatins pour exalter son Immaculée Conception, marron chez les carmes pour obtenir une bonne mort conformément à la prédiction de la Vierge à saint Simon Stock,... Chacun est promu par

³⁷ J. DELUMEAU, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989, p. 385.

une famille religieuse particulière qui essaie, par sa diffusion, de partager avec les laïcs les accents propres de sa spiritualité mariale. Les scapulaires, souvent incommodes, pouvaient être remplacés, une fois bénits, par de simples médailles portant d'un côté l'image du Cœur de Jésus et de l'autre une représentation de la Vierge.

Les médailles représentant la Vierge ont été des objets religieux populaires extrêmement répandus. Presque chaque catholique portait autour du cou une chaîne où pendait un médaillon frappé de son nom et une effigie mariale, généralement offerte à l'occasion du baptême ou de la première communion. Les médailles pouvaient également être ramenées en guise de souvenir de pèlerinage. La *Médaille miraculeuse* est la plus célèbre d'entre elles : elle fut frappée suite aux apparitions de la Vierge à Catherine Labouré en 1830, rue du Bac à Paris. La Vierge lui aurait demandé de la faire graver, en lui donnant des indications précises, et l'aurait assurée de son efficacité miraculeuse pour tous ceux qui la porteraient. Elle eut un succès universel et depuis 1832 s'est distribuée par millions³⁸.

Les "mois de Marie"

Après la victoire de Lépante le 7 octobre 1571, le pape dominicain Pie V ordonne, en signe de commémoration, l'organisation d'une fête de Notre-Dame de Victoire à chaque anniversaire de la bataille. Grégoire XIII transforme cette fête, en 1573, en fête du Rosaire qu'il fixe au premier dimanche d'octobre³⁹. Au XIX^e siècle, le lien entre Rosaire et mois d'octobre est renforcé par la création, en Espagne, du "mois du Rosaire", élargi à l'ensemble de la Chrétienté par l'encyclique *Ingruentium malorum* de Léon XIII en 1883 : la récitation collective du Rosaire chaque jour du mois d'octobre devient partout obligatoire.

³⁸ N. LEMAÎTRE, M.-Th. QUINSON et V. SOT, op. cit., p. 189 ; X. RENARD, *Les mots de la religion chrétienne*, Paris, Belin, 1993, p. 297.

³⁹ J. DELUMEAU, *Rassurer et protéger...*, op. cit., p. 395.



Gloria Libani datu est ei: decor Carmeli et Saron
Ame fait.

TORRES, *La Vierge et un saint carmélite*.



Lithographie de Gérard à Bruxelles, s.d. (milieu XIX^e siècle). Lors d'une apparition à Catherine Labouré en 1830, la Vierge aurait encouragé la jeune fille à faire frapper, pour protéger ses dévots, une "Médaille miraculeuse" dont la présente gravure fait la publicité en déclarant l'illustration "approuvée comme parfaitement conforme à la Vision par M.***".

L'année liturgique se dote ainsi d'un deuxième mois consacré à la Vierge puisque, depuis le début du XVIII^e siècle, le mois de mai était déclaré "mois de Marie" pour conjurer une tradition antique qui faisait de ce mois printanier un mois néfaste. Cette interprétation funeste peut sans doute s'expliquer par l'organisation en mai des fêtes romaines des Lémuries dont le but était de chasser les lémures, ces spectres des morts venus tourmenter les vivants⁴⁰. Dès le Moyen Âge, le mois de mai devint progressivement le mois de la licence, des amours libres hors des obligations matrimoniales et de la séduction⁴¹. On craignit, de ce fait, les mariages de mai susceptibles d'attirer les malheurs et les échecs conjugaux. Consacrer ce mois en l'honneur de Marie devait détourner les jeunes filles de ces traditions licencieuses et les inciter à suivre avec rigueur le modèle marial⁴². Dans les paroisses, les adolescentes sont d'ailleurs souvent regroupées en associations des "Enfants de Marie Immaculée" où, sous la direction du curé, de quelques sœurs et dames patronnesses, elles sont exhortées, jusqu'au jour de leur mariage, à suivre en tout les vertus mariales d'humilité, pureté et chasteté⁴³. On leur apprend la sanctification par la prière permanente, le dégoût pour les "mauvaises lectures" et la méfiance pour l'atmosphère empoisonnée du monde qui les environne⁴⁴.

La figure mariale a donc très largement dominé les pratiques dévotionnelles jusqu'au concile de Vatican II. Suscitant ferveur, enthousiasme et dévotion, elle est apparue comme fédératrice du catholicisme, rassemblant autour d'elle les foules pieuses par de multiples pratiques tant individuelles que collectives. La femme juive presque inconnue de l'époque apostolique, s'est élevée au rang de Reine du Ciel et a dynamisé une piété ardente de l'esprit et du cœur. Son omniprésence a également servi l'Église catholique qui en a fait l'instrument d'un discours souvent extrêmement conservateur. La réforme post-conciliaire a voulu cependant canaliser l'exubérance de la piété mariale et rendre à la figure du Christ la primauté cultuelle. La Vierge s'est donc progressivement effacée des pratiques quotidiennes de la plupart des pratiquants en Europe occidentale. Elle demeure toutefois très présente dans les dévotions méditerranéennes, polonaises ou sud-américaines ainsi qu'au sein de certains mouvements tel le renouveau charismatique qui voit en elle un prototype pentecôtiste⁴⁵. Elle est également au cœur de la piété ardente et sans faille du pape Jean-Paul II dont la devise "Totus tuus", tout à toi, est l'expression d'une vénération mariale presque sans bornes. Elle attire enfin, depuis 1981, des pèlerins de toutes nationalités venus en masse implorer une grâce à Medjugorje, village désolé de Bosnie-Herzégovine, où des visionnaires disent la voir apparaître tous les jours à la même heure pour révéler au

⁴⁰ E. MOZZANI, *Le livre des superstitions : mythes, croyances et légendes*, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 1050 et suiv. ; J. DELUMEAU et M. COTTRET, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, Nouvelle Clio, P.U.F., 1971, p. 346.

⁴¹ R. NELLI, *L'érotisme des troubadours*, Toulouse, Privat, 1963. Voir aussi N. BELMONT, "Le joli mois de mai", dans *L'Histoire*, n°1, mai 1978, p. 16-25.

⁴² M. ALBERT-LLOCA, *Les Vierges miraculeuses...*, op. cit., p. 195.

⁴³ La Pieuse Association des Enfants de Marie Immaculée ancre ses origines dans les maisons des Filles de la Charité vers 1820 mais connaît un succès particulier grâce aux apparitions de la rue du Bac. Progressivement, les associations locales ont pu être érigées dans toutes les paroisses et non exclusivement chez les Filles de la Charité (G. JACQUEMET, dans *Catholicisme, hier, aujourd'hui et demain*, t. IV, Letouzey et Ané, Paris, 1956, col. 166-167).

⁴⁴ Voyez, parmi les innombrables manuels, le *Manuel des Enfants de Marie Immaculée à l'usage des réunions dirigées par les Filles de la Charité*, Maison-Mère rue du Bac, 140, Paris, 2^e édition, 1906.

⁴⁵ R. LAURENTIN, *Pentecôtisme chez les catholiques*, Paris, Beauchesne, 1974.

⁴⁶ E. CLAVERIE, *Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard, nrf Essais, 2003.

⁴⁷ Historienne, assistante à l'Ulg.

monde chrétien des messages dont ils sont les hérauts. Vierge miséricordieuse pour les pèlerins malades, elle est en même temps, pour les habitants de la région, une Vierge apocalyptique, annonciatrice des drames de la guerre et fondatrice de mouvements nationalistes⁴⁶. Le paradoxe entre ces deux figures rappelle avec éloquence l'éternelle construction du personnage sacré auquel l'Eglise et les fidèles n'ont eu de cesse d'attribuer des fonctions symboliques qui leur étaient nécessaires.

Annick DELFOSSE⁴⁷